

monde ait l'air à la fois fiévreux et rayonnant, et je me figure les petites scènes qui se passent à la maison, au retour.

Madame rentre, portant cinq ou six petits colis de toutes formes. Elle peut à peine souffler, tant elle a couru, mais elle jubile.

— Que m'apportes-tu là, ma chère amie ? lui demande son mari, légèrement inquiet.

— D'excellentes acquisitions, tu verras. Je viens de la vente des coupons... Mais ce n'est pas tout. Jamais je n'aurais été assez forte pour porter moi-même mes emplettes. Deux commissionnaires me suivent.

En effet, deux individus arrivent, l'un avec de grands rouleaux sous chaque bras, l'autre une hotte au dos, d'où émerge une pile de paquets.

— C'est pour nous, tout ça ? Mais c'est tout un magasin ! Qu'allons-nous en faire, mon amie ?

— Ne te fais pas de bile, tout trouvera son emploi. Ainsi, cette pièce gris perle, que j'ai eue pour rien, me fera, quand je n'aurai plus rien à me mettre, une très jolie robe de ville ; c'est de la sicilienne.

— De mon temps, on appelait ça de la popeline.

— Fi donc ! ça ne se dit plus.... Ce barège noir, ce sera pour faire une jupe de courses, de marchés.

— Tu n'avais plus rien pour aller au marché ?

— Si fait, mais il faut penser à l'avenir, mon ami ; et puis, on me l'a vendu pour le quart de sa valeur, à cause d'une petite tache de rien du tout. Une vraie chance que j'ai eue là !

— Et cette toile jaunâtre, n'est-ce pas ce qu'on appelle du nankin ? Je me souviens qu'étant écolier j'avais une culotte de cette couleur-là.

— Non, le nankin n'existe plus. Ce que tu vois est une simple cotonnade...

— Dont tu comptes faire ?

— Je ne sais trop.... En tout cas, c'est toujours utile.... Au prix qu'elle me coûte, c'eût été un péché de ne pas la prendre... Mais que dis-tu de cette vaporeuse baptiste ? de ce tulle arachné et de cette guipure crème ?

— Cette espèce de mousseline ? je me figure que ça se nommait du jaconas.

— Mon pauvre ami, c'est un nom de l'époque de nos arrière-grand'mères ! Aujourd'hui personne ne sait ce que c'est que du jaconas. Toutes ces choses légères me feront pour mes plastrons des garnitures délicieuses, tu verras.

— Il me semblait que tes corsages étaient fraîchement garnis.

— Sans doute, mais lorsqu'on peut avoir des coupons pareils pour un morceau de pain, on ne rate pas l'occasion.

— Et ce monceau d'étoffes bariolées ? Encore une occasion ?

— Superbe, mon ami ! Il y a là de l'indienne dont je ferai confectionner des blouses pour les enfants, et puis de la bonne cretonne à ramages pour rideaux, de l'andrinoïle et de la satinette pour doublures, du reps grenat dont nos sièges du petit salon feront leur profit d'ici à quelques années.... Jamais tu ne devineras ce qu'on m'a demandé pour tout ça !

— Oui, oui, je sais, ce n'est pas vendu, c'est donné.

— Et ces petits coupons de brocart, de surah, de lampas, de faille et de taffetas broché, qu'en dis-tu ?

— Ça sert à quoi, ces chiffons ?

— Chiffons !.... Pourquoi pas : torchons !.... Mais ce sont tout simplement des morceaux de soie de luxe, où je te taillerai de magnifiques cravates.

— J'en ai encore douze, toutes neuves, de ton oncle Albert.

— C'est vrai ; mais elles ne seront pas éternelles, et tu ne vas pas me gronder pour avoir pensé à te faire un plaisir..... D'ailleurs, des soieries comme celles ci et d'un bon marché si fabuleux, jamais je n'en retrouverai.

— Tu m'avoueras pourtant que nous n'en avons pas un urgent besoin.

— Je t'avouerai tout ce que tu voudras ; mais tu me permettras de te rappeler, mon pauvre ami, que tout ce que tu vois là, je l'ai rapporté de la vente des coupons. Me comprends-tu bien : de...la...ven...te...des...cou...pons !...

— C'est juste, ma chère :.... de la vente des coupons !.... je n'ai plus rien à objecter.... La vente des coupons ! cela me ferme le bec.... La vente des coupons ! !

V. F.

Carabiniers et carabinières.

La Société des carabiniers de Lausanne a eu, le 1^{er} décembre, son banquet annuel. Par l'organe de plusieurs de ses membres, elle a rappelé le souvenir de Louis Monnet, qui fut pendant si longtemps son major de table ; elle s'est levée pour marquer l'affection que sa mort cause à tous les carabiniers.

M François Fiaux, notaire, à Lausanne, avait été chargé de remplacer le défunt à la direction de la partie oratoire. Les lecteurs du *Conteur* verront par le discours suivant, dont il a bien voulu nous confier les notes, qu'il s'en est tiré à son honneur.

...Je n'ai pas eu le bonheur de vous connaître, mes chers camarades, comme vous connaissiez notre cher Louis Monnet, sur le bout du doigt. Je ne sais pas les petits noms des amis de Lavaux, ni les sobriquets des frères d'armes de Cossonay ; j'ignore les faibles des riverains du Talent et les petits côtés des Broyards et encore plus les vertus des amis de Morges.

Pourtant j'ai vu le carabinier aux champs, marchant à la tête de ses chevaux, le long du sillon tracé par la charrue, ou perché sur le siège de la fauchouse, sifflant un refrain du pays, ou encore à la vigne, le fossé en mains, plantant d'une main sûre de beaux échalas neufs.

J'ai vu le carabinier à la cave, brantant son vase, sortant la grosse lie ou buvant avec ses amis — car un bon carabinier ne boit jamais seul à la cave — buvant trois verres de bon 1900 ou de bourru.

A la lisière d'un bois ou au-dessus des vignes j'ai vu le carabinier en chasse, à l'affût de bonne heure, guettant son lièvre ou ses perdreaux, prêt à leur lancer une ou deux prunes avec autant de sûreté que dans les cartons au stand de la Pontaise, quitte à voir, il est vrai, quelquefois son lièvre faire la cupesse, puis détalier au triple galop en marquant pendule tant bien que mal de sa petite queue retroussée.

J'ai entrevu aussi le carabinier au Grand Conseil, fréquentant avec la même assiduité la séance et le café Milliquet, discutant avec la même compétence et la loi généreuse sur l'assurance du bétail et les gourmandes prétentions du fisc en matière de droit de mutation et écoutant d'un air joyeux les papotages de la table du soleil.

Puis, c'est l'image du carabinier au camp qui m'est revenue. Ah ! celui-là, je n'ai pas besoin de retourner bien loin en arrière pour le revoir sous la pluie et dans le brouillard brassant à 2500 m. d'altitude les cailloux — et quels cailloux ! — des éboulis et des interminables pierriers du Grand Chavalard, gardant malgré tout sa bonne humeur et élaborant pour se distraire de nouveaux règlements appliqués aux lieux et aux circonstances.

Rentrant du camp, j'ai vu le carabinier au bureau, pestant après les clients du jeudi après

midi qui l'empêchent d'aller tirer au stand à son aise ou bien récapitulant en cachette, sur un coin de buvard, ses cartons et ses points du dimanche précédent.

Enfin j'ai vu le carabinier dans toute sa gloire, le carabinier au stand, très imbu de l'importance de ses actes, mouillant lentement sa cartouche et lâchant prudemment son coup, non sans donner de suite après sa petite appréciation : *lè bon !* ou racontant comment il a fait sa dernière pendule : « Je l'avais pourtant pris fin à cinq heures ; avec cette poison de bise j'aurais dû prendre plus d'empare ! »

Ma vision s'étend, je vois le carabinier de toute classe dans toutes les manifestations de notre vie vaudoise et de notre existence journalière, le carabinier à noce ou au baptême, le carabinier à la pinte, le carabinier à la montagne ou encore la carabinier à la pharmacie.

Puis, cherchant toujours à mieux connaître mes chers camarades, je viens tout naturellement à penser à la carabinière. Oui, elle aussi joue son rôle et a son mot à dire. Elle n'a pas manqué ce matin de nous faire ses trente-six recommandations et si elle nous a laissé, échapper aujourd'hui si facilement pour venir banqueter au Casino - Théâtre, c'est parce qu'elle nourrit le secret espoir de nous voir rentrer avec une belle théière, un pochon à soupe ou au moins deux petites cuillères !

Ainsi songeant aux multiples faces sous lesquelles se présente la carabinier vaudois, j'en suis venu à la conclusion qu'il représente un type national se recrutant dans toutes les classes de notre population et dans toutes les régions de notre beau pays ; il est partout le même, il cultive le même sport dont le but final est la défense de la patrie, il a le même idéal, il incarne le bon *citoyen-soldat*.

FRANÇOIS FIAUX.

Serix, près Oron, ce 2 décembre 1901.

Mon cher *Conteur*,

Tous nos journaux, cette semaine, annonceront la chute d'une pierre tombée du ciel, avec un bruit de pétarade, et sa trouvaille par des coupeurs de bois, au pied d'un *foyard*, dans la riante forêt de la Chervette (en patois d'ici *Tservellaz*), rière le territoire de Châtillens.

Comme Thomas j'ai voulu voir et toucher. J'en reviens. J'ai vu, tourné, retourné et soulevé cette pierre à faces triangulaires, grosse comme mon poing, pesant une livre et demie et recouverte d'une couche aussi noire que celle des pommes ou des poires que nos petits *bordairons* retirent du feu avec leur manche de fouet.

A l'exemple des enfants et des femmes qui ont cassé une assiette et qui pour s'excuser devant leurs parents ou leurs maris rejoignent les *briques* en disant : voilà comme elle était, j'ai rejoint les morceaux : ils joignaient bien. Enfin j'ai touché les débris de la branche de *foyard*, de ce beau *foyard* de notre Jorat, robuste, nourri, chaud et lourd, brisé en trois morceaux. Eh ! bien, croiras-tu, *Conteur* bien cher, que tout cela, rien que cela, m'a rendu pensif ? Avec mes bons amis, les paysans de cette contrée agreste, que j'ai appris, voici tantôt huit ans, à connaître, à apprécier et à aimer, je ne puis m'empêcher de me demander devant ce caillou : *Se bayi dè iau paò bin veni ? l'an-le tsampà dè la louna aò bin d'ai z'elâles ?* (Je m'étonne d'où il peut bien venir ? L'ont-ils lancé de la lune ou bien des étoiles ?)

Puis ce dialogue, naïf, sincère, profond et bien vaudois que l'on me rapporte, tenu par les deux bûcherons qui ont ramassé cette pierre, de provenance si mystérieuse, lorsqu'elle était encore « bonne chaude », est allé droit à mon cœur de patoisant passionnément

amoureux, tu le sais, de tout ce qui regarde nos mœurs populaires.

— *Vudré bin vaire iau l'élai apédja?*

— *Mé asse bin. Mâ ora qu'on ne vigné pas mé dere que ne l'élai fassé pas l'saud per l'é d'amont!* Littéralement : Je voudrais bien voir où elle était *apédzée* ?

— Moi aussi. Mais à présent qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'y fasse pas chaud par là en haut !

On en parlera sous le chaume (ou pour être plus exact, et hélas ! plus prosaïque, sous les *javillons* et la tuile) encore bien longtemps.

Toujours tout à toi, mon cher *Conteur*, et de tout mon cœur.

OCTAVE CHAMBAZ

Onna ruda poâira.

Vo séde qu'ao veladzo la fromadzéri est lo coïterd dè ti les valets et mémameint dâi z'hommo, fantquai fennès que vigniont asse-bin queri dâo lacé po outré cein qu'on dit.

Passé toutou qu'on a colâ, lè z'hommo se tiront de coté et foudrài outrè batollhi et recasâ ! On fâ la buâ de tot lo veladzo tot coumeint lè fennès vai lo borné. On sè racontò totès lè bounès farcès qu'on a lè et on sondzè einseimblò clliâo qu'on porâi bin fère.

Adon Louis à Luno, qu'élai on pou toupin, mâ qu'élai onco mé avaro, racontâvè du cau-quiés dzo que l'avâi prétou dou francs à Brigadier et que cilia racaillhe étai mò seiñ l'âi avâi rebaillhi se n'ardzeint. Onna nè que Luno n'êtai pas venu colâ, rappô que sa vatsé avâi vêla, lo valet à Frippe dese dinse à la fretéri : « S'on fasâi 'na bouna farça à ce tsancro de grigou. No z'a de que l'allâvè à la faire dè Cossené deveindro et coumeint revint adé dè né, no faut allâ l'atteindrè ào cemetiro que londzè la route et on lo crierâ du la foussa dè cê pourro Brigadier. » Et dinse fut fê.

Lo deveindro né, cilia vermena dè Frippe preind on linsu et s'en va, avoué Refredon, sè catis derrai lo mouret dâo cemetiro. Lè dou lurons euront dè la pacheince et quand Louis à Luno arreva, on bocon étoumi su son tsai qu'allâvè tot balameint, Frippe s'envortoli dein son grand drap, sè clicheint tot balameint su lo mouret, iò se redressè en criaint de 'na voix einroutchâ : « Louis ! Louis ! tai tè dou francs ! »

Vo pâodè cairâ se Luno vint queri sa mouâna ! Sè met à rollhi avoué se n'écordja su sa pourra cavala, qu'est arrevaient devant l'holô coumeint se lo diabllio avâi étâ su lo tsai. Tantia que n'a jamé redévesâ dè sèdou francs.

L. D.

La dernière allumette.

(RÉCIT VAUDOIS)

I

Le char à bancs qui emmenait les deux jeunes mariés disparut au tournant de la rue. Les coups de fouet s'éteignirent peu à peu dans le lointain. Les vieilles femmes, venues au coin du courti, les mains cachées sous leur tablier, ou tenant un poupon braillard rentrèrent chez elles en poussant un soupir de regret.

L'oncle Jean et la tante Lisette, leurs mains en abat-jour au-dessus des yeux, essayèrent encore de distinguer le char près du cimetière, puis, rentrèrent l'un après l'autre.

C'étaient leur dernière qui s'en allait, après les autres, la Benjamine, qu'on avait secrètement espéré garder pour être le rayon de soleil dans la vieille maison noire au pied des bois.

Tante Lisette, pour cacher son émotion, s'occupa de remettre en ordre la maison, que le dîner de noces avait un peu bouleversé.

Elle serra soigneusement la couronne blanche que la *fillette* venait de quitter et, bientôt, on entendit son pas alerte encore résonner dans la chambre-dessus. L'oncle Jean, plus alourdi par l'âge, resta au coin du feu, et du bout de sa vieille *cros-*

sette, se mit à tracer dans les cendres de mystérieux dessins. Un peu étonné de son silence, je cherchais à suivre sa pensée sur sa figure, que je vis peu à peu s'éclairer comme si un doux souvenir fût venu tout à coup chasser l'amertume de l'heure présente.

« Ecoute, petit, me dit-il. Je veux te raconter une histoire. »

Je me rapprochai. Les histoires de l'oncle Jean m'avaient déjà fait passer bien des beaux moments ; serré près du foyer, tandis qu'il parlait de sa voisine et cassée de paysan, évoquant devant mes yeux les apparitions fantastiques qui avaient égayé son enfance, me parlant de la fée qui détient les mystérieux trésors de Corjon, du dragon qui veillait autrefois dans la grande tour du château du Vanel, ou faisant revivre le temps héroïque où nos ancêtres, suivant la Grue, partaient pour la guerre et revenaient chargés du butin des Bourguignons.

Il lut sans doute sur ma figure que j'attendais un récit de ce genre et secoua la tête.

« C'est une histoire toute simple qui m'est arrivée, à moi. Il y a longtemps de cela ; j'étais jeune, et j'avais amené depuis peu de temps dans la vieille maison où nous sommes maintenant, ta tante Lisette qui n'avait guère plus de vingt ans. Nous étions mariés depuis un an, nous avions un enfant, et rien n'était venu troubler notre ménage.

Cette année-là, l'hiver vint de bonne heure. Quinze jours après la St-Denis, il fallut accrécher, et nous partimes, Lisette, le petit et moi, pour nous établir avec nos vaches à la Scierne d'Enhaut que nous venions d'hériter de l'oncle Jean-Pierre. Il nous fallait rester là-haut jusqu'à ce que tout le foin fut consommé et nous en avions bien pour jusqu'à Nouvel-An. Cela m'avait d'abord un peu inquiété, à cause de Lisette, mais quand je lui en parlai, elle me regarda dans les yeux en souriant et me dit : « Quel bonheur, nous serons seuls les trois ! »

Nous nous établissons donc à la Scierne d'Enhaut, et les premiers temps se passèrent bien. La *tèche* de sapin était assez haute ; le fromage et les pommes de terre ne manquaient pas à la cave, non plus que le salé à la cheminée, et de temps en temps je descendais au village chercher des provisions et donner de nos nouvelles.

Les journées se passaient tranquillement. Une fois le train fait, je m'asseyaïs derrière le fourneau, tandis que Lisette filait, et je lisais. J'avais trouvé au grenier, à côté d'une pile de fromages, une caisse remplie de vieux almanachs et d'une foule d'autres livres remontant à l'époque des Bernois.

Le soir, sous la lampe, nous lisions ensemble Robinson Crusoé et, en riant, nous nous compariions à lui, sans envier ses citrons, ses chèvres et son domaine. Puis, nous avions le petit, qui commençait à se tenir ferme sur ses jambes, et ses progrès nous faisaient passer de bons moments.

Les bonnes soirées que nous étâmes-là ! Il me semblait être revenu au temps où, tous les dimanches soir, je venais frapper aux carreaux de Lisette.

Vraiment, le vent pouvait souffler au dehors, torde les sapins et amonceler la neige sur notre toit, nous n'en avions cure ! Lisette se rapprochait un peu plus de moi, et je ne m'en plaignais pas.

Un certain jour, cependant, tout ce bonheur faillit s'évanouir. Que voulez-vous ? A vivre ainsi séparés du monde, les caractères se frottent davantage, et quelquefois l'étincelle jaillit.

Cela arriva un samedi, où je me préparais à descendre au village. Pendant que je me rasais, devant la fenêtre, Lisette m'adressa la parole :

« Tu sais, surtout, n'oublie pas les allumettes !

Toutes les femmes d'expérience savent qu'il n'y a rien pour impacter un homme, comme de lui parler pendant qu'il se rase. Lisette ne le savait pas encore. Le fait est que je répondis d'une façon un peu vive et que ma femme retorna vexée à son ouvrage.

C'était notre première bouderie, aussi, je te jure bien que j'avais le cœur gros en descendant au village et qu'il me tardait de remonter pour faire la paix avec ma femme.

Le temps était magnifique : le soleil brillait, la neige craquait sous les pieds, et j'avancais rapidement, espérant être reçu comme à l'ordinaire par un sourire et une bonne parole.

Il n'en fut rien. La figure de ma femme était à l'orage.

C'était, je le sus plus tard, la faute de ma tante Gritelet. Ah ! la vieille peste ! Elle n'avait jamais pu vivre en bonne harmonie avec son mari, aussi était-ce pour elle une douce jouissance que de brouiller les autres ménages ! et avec cela si douce, si confite dans le sucre.

Elle n'aurait pas bougé un doigt pour remettre la paix quelque part, mais elle n'avait pas hésité à faire une lieue pour venir fourrer son nez et sa langue dans notre ménage.

Trouvant Lisette un peu chagrine, elle avait soigneusement attisé le feu.

(A suivre.)

PIERRE D'ANTAN.

Passe-temps. — Le mot de la charade de samedi dernier est : *pinson. 43 réponses justes.*

La prime est échue à M. Alexis Nicole, à Colombier (Vaud).

Enigme.

Quand je suis sous les pieds, je marche sur la tête.

Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

Boutades.

Entre amis.

— Vois-tu, mon cher, ma femme a un défaut insupportable.

— Allons donc !... Et lequel ?

— Elle exagère tout ce qu'elle dit.

— Même son âge ?

Au café.

Le garçon. — M'sieu, je regrette, mais la pièce que vous me donnez est fausse.

Le consommateur. — En voilà bien d'une. Ma pièce est fausse ? Allons donc !... On s'en seraient bien aperçus depuis 1832, époque à laquelle elle a été frappée !

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre.

Très grand et très légitime succès, jeudi, pour *Les Remplaçantes*, de Brieux. Cette pièce a été fort bien rendue par nos artistes. A tout instant, partaient les applaudissements et les bravos, qui s'adressaient à l'œuvre de Brieux et aux justes sentiments qu'elle remettait en honneur, aussi bien qu'au talent des interprètes. — Demain, dimanche, à 24 h., en matinée (à prix réduits), *Le Maître de Forges* et *Les Surprises du Divorce*. Le soir, à 8 h., *Le Courrier de Lyon*, grand drame historique en 6 tableaux, et *Feu Toupinet*, vaudeville en 3 actes.

Kursaal. — La troupe du Kursaal était jeudi à Yverdon, où l'a suivie son fidèle succès. Son retour à Lausanne a été fêté, hier soir, par les habitués, non moins fidèles, du Théâtre de Bel-Air. Les malheureux ! un soir de « relâche » et ils sont tout dépayrés. Au programme : *Les Trois Gauberts, Pavey, Raymo, Nararro, Lipinsky, Chantrenay*, et les vieilles chansons françaises, si bien interprétées par les *Villé-Dora*. Pour terminer le spectacle, *La Fiancée de Margot*, opéra-comique.

Deuxième concert d'abonnement, vendredi 13 courant, au Théâtre, avec le bienveillant concours de M. Adolphe Rehberg, violoncelliste. Orchestre de la ville renforcé, sous la direction de M. H. Hammer. — *Symphonie n° 5* (en do majeur), de Beethoven. *Concerto* pour violoncelle, de St-Saëns. Ouverture du *Roi Lear*, de H. Berlioz. *Seconde polonaise* en mi majeur, de Liszt, etc.

A l'occasion de la réunion, à Lausanne, des membres de l'Union littéraire suisse, les 14 et 15 courant, M. Louis Arenner, directeur de la *Revue helvétique*, donnera, dans la salle du Musée industriel, vendredi prochain, 18 courant, une *conférence gratuite sur l'Art et la littérature suisses*.

La Choralia, orchestre de mandolines et guitares, dirigé par M. O. Ernst, donne ce soir un concert, auquel l'excellente société artistique *La Muse* prête son concours. Programme varié.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

La sonne. — Imprimerie Guilloud-Howard.